



COUTEAUX RÉGIONAUX : DE LA TERRE NATALE AUX BASSINS COUTELIERS. (SUITE DE L'ARTICLE PARU DANS LE N°127 DE LPDC)

PAR CHRISTIAN LEMASSON



Le couteau dit régional est un trait particulier de l'exception culturelle à la Française et un signe de reconnaissance d'un certain art de vivre.



Au tout début du XIXème siècle, les ambulants auvergnats vendaient de la coutellerie non connotée territorialement. Il faudra attendre la Restauration, pour observer le démarrage des ventes de couteaux régionaux fabriqués à Thiers.



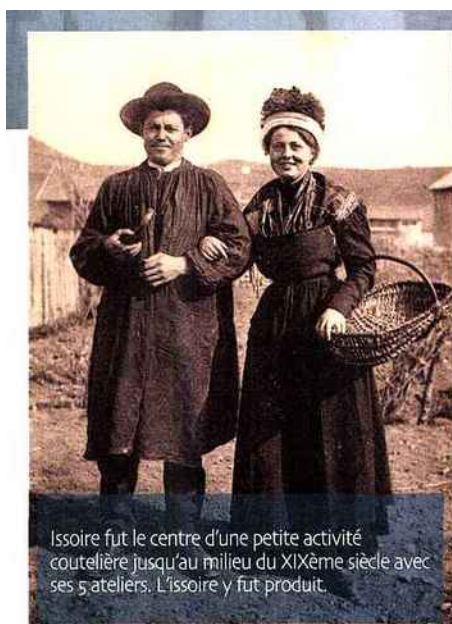
Le voyageur de commerce transportait dans sa marmotte tout le patrimoine coutelier des régions qu'il fréquentait.

TRADITION

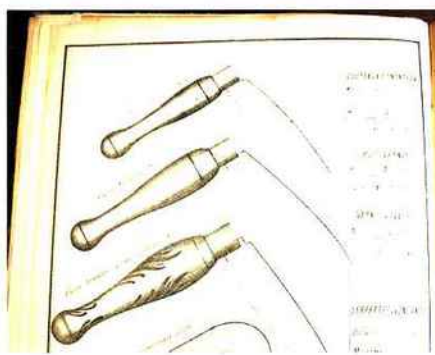
Des couteaux régionaux en France au XXIème siècle ? Cela paraît une gageure voire un anachronisme. Et pourtant de nombreuses nations voisines nous envient cette profusion de modèles de couteaux dont l'appellation est connotée territorialement : laguiole, charlois, rumilly, rouennais, agenais, tonneau, nogentais, alsacien, ardéchois, nontron, saint-amans, yatagan basque etc... Ces noms nous font voguer dans une France imaginée et caricaturale où chaque région produirait son couteau. Le touriste étranger nous campe volontiers avec le béret, la baguette et le couteau régional. En nous faisant un peu les poches, il rajouterait à son portrait : le sauciflard et le kil de jaja. La France est certes une exception culturelle, et je ne m'en plaindrai pas, ni pour la production de biens culturels et médiatiques, ni pour le couteau régional. Le couteau régional est le porte-drapeau de notre gastronomie et de nos territoires. Le paradoxe, c'est qu'aujourd'hui, les couteaux régionaux sont tous pratiquement fabriqués en un seul lieu : Thiers, capitale de la coutellerie Française. On compte bien sûr, une fabrication locale à Nontron et à Laguiole, mais l'essentiel du volume de production est réalisé dans la cité auvergnate. Le reste, dans le bas-degamme et le bas-prix provient de zones moins-disantes

extrêmement lointaines avec la complicité de quelques importateurs qui entretiennent le flou avec des marques sentant bon la campagne.

A Thiers, on ne fabriquait pas de couteaux régionaux avant le XIXème siècle, sauf le charlois, fabriqué à Thiers pour des raisons de proximité géographique. Seul Saint-Etienne fabriquait en masse des montpellièrs dès le milieu du XVIIème siècle. Ce sont les événements historiques, sociaux et économiques qui ont bouleversé la France de la fin du XVIIIème siècle et du début du XIXème siècle et ses échanges économiques avec les autres nations européennes. C'est le phénomène clef pour comprendre l'émergence d'une fabrication de couteaux territoriaux hors du lieu qui les avaient vus naître : la Révolution, avec ses malheurs et ses désordres nous a fâchés avec nos voisins européens et fermé les marchés d'exportation de coutellerie vers ces pays. Napoléon est arrivé et a fini de ruiner nos exportations et a fait la guerre à tous ses voisins. La production de coutellerie française recevait, avant cette période néfaste de notre histoire, les deux tiers de ses revenus de l'activité d'exportation de couteaux. L'Espagne était notre plus gros client, suivi par les Républiques



Issoire fut le centre d'une petite activité coutelière jusqu'au milieu du XIXème siècle avec ses ateliers. L'issoire y fut produit.



Catalogue Renodier (Saint-Etienne) vers 1880, on y recense des nontrons peints et des décors à filet.



Les issoires anciens étaient longilignes et plats, dotés bien souvent d'un tire-bouchon, d'une alène ou d'un poinçon (couteaux du haut), produits ultérieurement à Thiers (couteau-en-bas), ils prirent de l'embompoint et on oublia leur tire-bouchon.



Le montpellier était un couteau de marin et de terrien, il fut l'objet de marchés publics aussi bien à Saint-Etienne, pour la Marine Royale (couteau du haut), qu'à Thiers (couteaux du bas), pour la Marine Nationale.

Italiennes, la Suisse, la Grèce et les pays des Echelles du Levant, les colonies françaises et espagnoles Ultramarines. Tous ces marchés extérieurs rémunérateurs se sont fermés à notre coutellerie. La nature et les couteliers ayant horreur du vide, il a bien fallu se retourner vers le marché intérieur français pour retrouver des sources de revenus. Le marché intérieur avait été délaissé par les couteliers thiernois, hormis pour la cisellerie, les rasoirs, les couteaux de table et des couteaux de poche de modèles non connotés territorialement. L'essentiel des besoins de produits tranchants dans nos régions était couvert par une myriade de petits ateliers couteliers locaux qui fabriquaient et réparaient les couteaux de la clientèle du pays. Des styles de couteaux, des codes de reconnaissance s'étaient progressivement mis en place au fil des ans, on appellera ce phénomène créatif et productif : le couteau de campagne et ultérieurement le « couteau régional ».

Les campagnes françaises étaient régulièrement sillonnées par quelques marchands itinérants auvergnats qui proposaient la production thiernoise. Cependant, il faudra attendre le 1er Empire pour retrouver sur les routes des

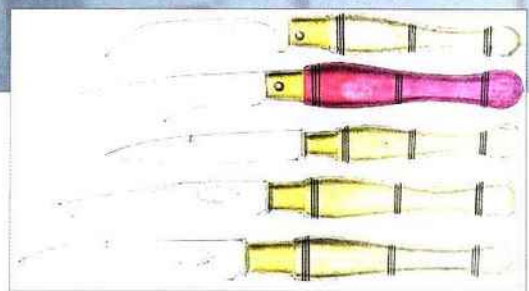
colporteurs de la Montagne Thiernoise, principalement des natifs d'Arconsat et de Celles sur Durole. Ces paysans, monteurs de couteaux l'hiver, n'arrivaient plus à vivre de l'activité hivernale de montage, à la morte saison agricole, à cause du grand désordre économique laissé par la Révolution et Napoléon. C'est cette disette de travail hivernal qui les propulsa sur les routes de France et les transforma en ambassadeurs de la coutellerie thiernoise. Rapidement l'information remonta dans les courriers des colporteurs à leurs mandants qu'il existait un marché intérieur pour des couteaux, à forme spécifique, adaptés à la demande des paysans des différents terroirs de France. La force de la coutellerie thiernoise résidait dans sa structure extrêmement souple qui s'appuyait sur le travail à façon, à domicile, d'une multitude de petites mains qui ne réalisaient chacune, à domicile, qu'une ou deux opérations concourant à la fabrication d'un couteau. Ces tâches étaient très peu rémunérées et cela contribuait à la production de couteaux à moindre coût. La force de la coutellerie thiernoise, c'était son extrême compétitivité. C'est ce qui causera progressivement la disparition des petits ateliers locaux de coutellerie des provinces de France,



L'émergence de la fabrication par estampage et poinçonnage à Thiers, vers 1890, entraîna une simplification des formes des couteaux régionaux.

qui produisaient des produits adaptés à la demande locale. Thiers, étouffée par la fermeture de ses marchés à l'export, est venue, elle-même, étouffer les productions locales de couteaux fermants. Cet état de fait s'est produit assez tôt dans l'histoire coutelière, cette centralisation productiviste se serait produite plus tard, de toute façon, avec d'autres circonstances politiques et économiques et l'avènement du machinisme et de la vapeur.

A la demande des colporteurs et des voyageurs, les couteliers thiermois et dans une très faible mesure, les couteliers nogentais orientés vers d'autres productions plus élitistes, ont proposé des fabrications « à la demande, au modèle du client, à sa marque ». Les courriers de voyageurs de commerce de la première partie du XIX^{ème} siècle abondent de demandes, accompagnées de dessins, concernant la reproduction à l'identique de modèles de couteaux précédemment fabriqués par le père et le grand-père du coutelier local. Comme tout était fait à la main, forge des lames et ressort compris, le fabricant thiermois acceptait des commandes de parfois juste une douzaine de couteaux à façon d'un même modèle. Les couteaux appelés plus tard « couteaux régionaux » présentaient une profusion de modèles qui représentaient



A Thiers, par facilité productive, le manche du nontron était une simple quille en bois tourné.

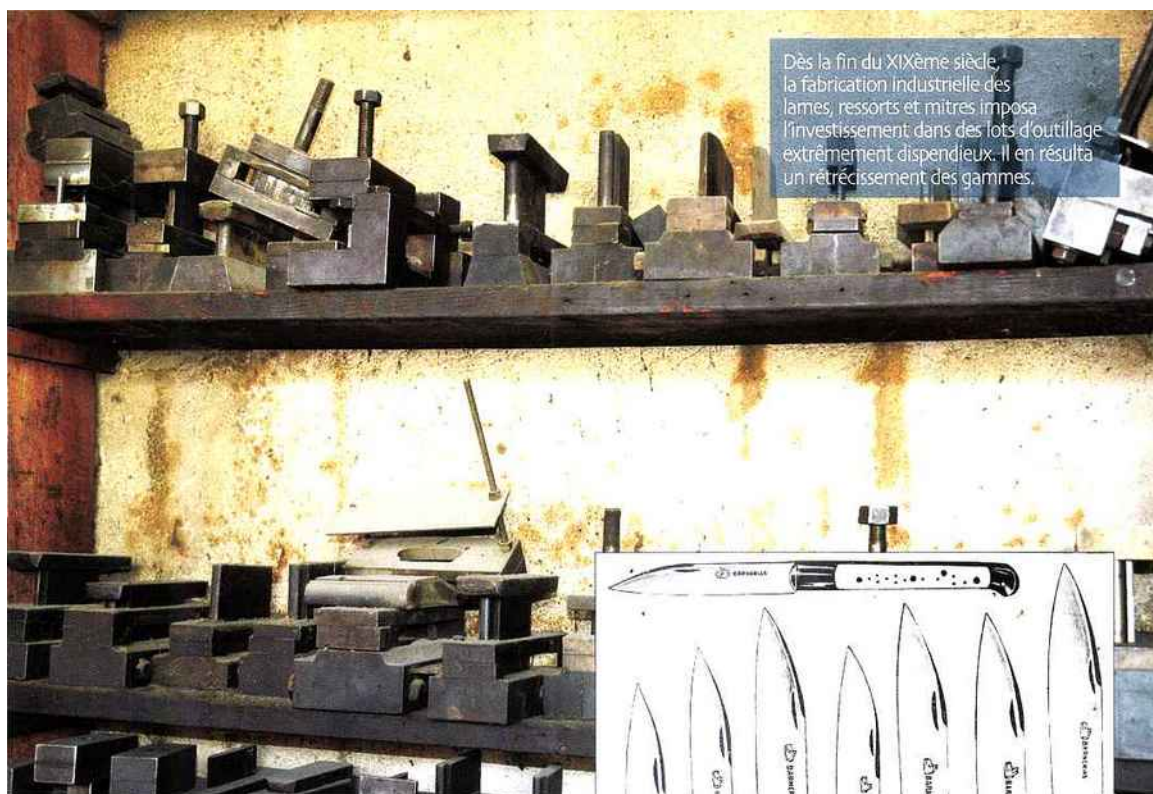


Catalogue peint à la main de Rousselon Frères, vers 1890.

autant de marchés de niche. Toute commande était bonne à prendre car la main-d'œuvre thiermoise était bon marché. Un couteau fabriqué à Thiers était aussi coupant et ressemblait à son équivalent de fabrication locale, avait le même prix de vente. Tout le monde y trouvait son compte : client, revendeur et fabricant.

Quand l'activité armurière offrit des salaires plus rémunérateurs dans l'aire stéphanoise au milieu du XIX^{ème} siècle, les ouvriers couteliers désertèrent la fabrication de l'eustache et du montpellier stéphanois pour s'embaucher dans l'armurerie. La coutellerie Renodier qui fut le dernier fabricant local de couteaux fermants proposa en plus de ses montpellier quelques séries de nontrons à boule.

Le nontron fut fabriqué en masse à Thiers, mais en simplifiant les formes et avec une décoration délaissant les « mouches » pyrogravées pour adapter un simple filet décoratif sur une quille en bois tourné. Le nontron y perdit sa multiplicité de modèles mais enfin trouvait une fenêtre



Dès la fin du XIXème siècle, la fabrication industrielle des lames, ressorts et mitres imposa l'investissement dans des lots d'outillage extrêmement dispendieux. Il en résulta un rétrécissement des gammes.



Le yatagan basque n'en a que le nom, il ne fut jamais produit au Pays Basque et s'adressait aux paysans coupeurs de tabac du Sud-Ouest.

de commercialisation dans les campagnes du Sud-Ouest et des marchés à l'export avec les commandes de dizaines de milliers de nontrons pour l'Armée grecque. La recherche thiernoise d'une simplification des formes des couteaux dits régionaux » trouva son apogée avec l'arrivée de l'estampage et de la forge industrielle, du découpage en série par poinçonnage dès les années 1890. Au début du XXème siècle, les fabrications des uns et des autres arrivaient à se ressembler, seule subsistait la pratique du marquage au nom du client revendeur. Le coût important des outillages de matricage et de découpe imposa un rétrécissement et une simplification des gammes. La fabrication de couteaux fermants à la main subsista jusque dans les années trente, en parallèle avec la fabrication de fourniture mécanisée de pièces pour couteaux fermants.

Avec la même fourniture, le fabricant thiernois était tenté d'utiliser la même ossature pour fabriquer un issoire, un yssingeaux et un saint-martin. Il suffisait d'oublier les légères nuances de forme et pour l'issoire, par exemple, de meuler la mitre, pour le laguiole droit, de l'appeler laguiole droit pour le vendre en Aveyron et saint-martin pour le vendre



Catalogue Barnérias, la proximité de forme des laguioles droits, yssingeaux et saint-martin était bien commode commercialement.

en Vendée, orléanais ou que sais-je encore, tant le génie commercial permettait par le tour de magie d'un changement de nom et de référence sur un catalogue d'ouvrir de nouvelles perspectives de vente. Les issoires anciens, fabriqués dans la première partie du XIXème siècle à Issoire étaient fins et longilignes, leur mutation thiernoise les amena à ressembler, au point pour un non-spécialiste de les confondre, avec les yssingeaux fabriqués à Thiers. Les rouennais qui possédaient une si délicate entablure ronde, réalisée à la lime, se retrouvèrent avec une inélégante entablure droite. Certains laguioles perdirent leur traditionnelle mouche en bout de ressort, pour se métamorphoser en « aveyronnais », une invention thiernoise pour gagner en coût de production et abandonner le ressort forgé pour le ressort découpé par poinçonnage. Les couteaux ardéchois trouvèrent des marchés commémoratifs affublés du nom de Magenta ou de Marengo pour les nostalgiques de l'histoire. Le marketing coutelier était né.